

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

LES
SOCIÉTÉS SAVANTES
DE LYON

RAPPORT

PRÉSENTÉ

PAR LE COMITÉ DÉPARTEMENTAL DU RHÔNE

V^e Section. — Enseignement.

V^e SOUS-SECTION. — SOCIÉTÉS SAVANTES



LYON

A. REY ET C^{IE}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

4, RUE GENTIL, 4

1900

INTRODUCTION

On éprouvera peut-être quelque surprise en apprenant que dans la seconde ville de France le nombre des Sociétés savantes est peu considérable et qu'il se borne à une vingtaine environ. Mais cet étonnement s'atténuera si l'on veut bien se reporter aux origines de cette grande cité, à ce qui a fait sa force dans le passé et sa prospérité dans le temps présent.

Alors que d'autres villes du territoire possédaient des parlements et pouvaient s'enorgueillir d'être en quelque façon des foyers intellectuels auprès desquels venaient se grouper des hommes d'étude, des magistrats versés dans la science du droit ou dans la connaissance de l'antiquité, Lyon demeurait une ville de négoce redevable de sa grandeur à l'extension de son industrie, sans rivale dans le monde, une ville de travail où tous les citoyens à des degrés divers, sont voués dès leur jeunesse à un labeur journalier, laissant peu de place aux recherches littéraires ou scientifiques.

Comments s'étonner dès lors que des manufacturiers consacrant du matin au soir, sans trêve ni repos, tout leur temps au soin de leurs intérêts, constamment absorbés par la poursuite d'un but utilitaire, n'aient pu trouver des loisirs suffisants pour s'adonner à la fréquentation des Muses ! Le milieu dans lequel ils vivaient était essentiellement réfractaire aux choses de l'esprit, et c'est ce qui explique l'indifférence relative dans laquelle a vécu la population lyonnaise, jusqu'à la Révolution, et même pendant les premières années du siècle où nous vivons.

On ne saurait lui en faire grief ; reconnaissons toutefois que le terrain était mal préparé pour faire éclore des fleurs qui ne peuvent vivre et s'épanouir sans de certaines conditions de pleine lumière, d'une atmosphère favorable, et d'acclimatation appropriée. Ne faut-

il pas souvent de longues années et même des siècles pour amender soit les mœurs, soit l'âme d'un peuple ?

En dehors de la question de tempérament, il y avait des habitudes à vaincre ; il fallait créer des éléments, des besoins nouveaux, une vie universitaire, des aspirations et des encouragements inconnus dans une société qui pour ainsi dire s'ignorait elle-même. Ces rudes travailleurs repliés sur eux-mêmes, n'ayant devant eux qu'un horizon circonscrit, se voyaient, par le train ordinaire de leur existence, peu portés à donner libre essor à leurs facultés, ils étaient à la fois positifs et rêveurs.

C'est ce double caractère qu'a si bien décrit un des hommes les mieux à même de l'apprécier, notre compatriote M. Edouard Aynard, dans une introduction magistrale placée en tête d'un rapport de la section d'Économie sociale de Lyon, lors de l'Exposition universelle de 1889.

Est-ce à dire néanmoins que notre ville n'ait jamais brillé de quelque éclat dans le domaine des lettres ou des arts ? Ce serait la calomnier, car l'histoire a conservé le souvenir d'une époque lointaine il est vrai, où dans le pays des Gaules auprès du Temple et de l'autel d'Auguste de l'ancien Lugdunum, connus sous le nom d'Atheneum, se livraient des luttes oratoires, des combats d'éloquence grecque et latine, célèbres à Rome même et cités par plusieurs auteurs.

A cette période mémorable, succèdent plusieurs siècles de barbarie et la nuit du moyen âge. Mais après cette éclipse survient le grand mouvement de la Renaissance, personnifié chez nous par les noms de Louise Labé dite la Belle Cordière, de Bonaventure des Périers et de quelques autres en honneur parmi les poètes de leur temps.

Si Lyon n'est pas cité plus souvent comme ayant ajouté de nombreuses étoiles à la pléiade des auteurs du xvi^e siècle, ni à celle du xvii^e, il peut du moins se glorifier d'avoir contribué pour une large part à la propagation matérielle de la pensée humaine, du livre en un mot, puisque c'est des presses des grands imprimeurs lyonnais, des Jean de Tournes, des Rouville et autres que sont sortis un grand nombre des plus remarquables spécimens de l'imprimerie de la Renaissance. Cet art, nous pouvons presque le revendiquer comme nôtre, car le premier livre paru en France avait été imprimé à *Lyon* par Barthélemy Buyer en 1476.

Arrivons maintenant à ce qui fait l'objet de cette notice. La pre-

mière et la plus ancienne des Sociétés savantes nées à Lyon remonte aux derniers jours du XVII^e siècle, c'est l'Académie des sciences et belles-lettres fondée le 30 mai 1700. Autorisée par lettres patentes royales de 1724, elle obtint en 1752 la faculté d'accepter les legs, et enfin en 1758, après l'annexion de la Société Royale des Beaux-Arts, elle prit le nom d'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon qu'elle a conservé jusqu'à ce jour. Elle comprend 45 membres titulaires et possède une bibliothèque de 20.000 volumes ainsi qu'environ 300 manuscrits. De 1700 à 1900, elle a recueilli un certain nombre de libéralités et distribué une grande quantité de prix, institués les uns par l'Académie elle-même, d'autres par de généreux donateurs. Je n'en citerai qu'un seul, celui proposé par l'abbé Raynal en 1793 sur cette question : quelles vérités et quels sentiments importe-t-il le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur ?

On ignore généralement qu'au nombre des concurrents à ce concours figure le nom d'un jeune officier d'artillerie, Napoléon Bonaparte. Son mémoire d'ailleurs plein de fautes d'orthographe ne fut point couronné ; pour cette raison ou pour d'autres, quelques années plus tard Talleyrand le fit retirer et incinérer.

A la fin du mois de mai prochain, l'Académie se prépare à célébrer solennellement son deuxième centenaire, en publiant plusieurs volumes destinés à perpétuer ses annales. On y lira avec intérêt les noms de Ballanche, de Buffon, de Florian, d'André-Marie Ampère, de Jean-Jacques de Boissieu, des peintres Saint-Jean et Flandrin, de Jean-Baptiste Say, etc., etc., qui figurent parmi ses membres, sans oublier Voltaire, lequel lors de sa réception lui dédia une poésie fort élogieuse.

Après l'Académie, par ordre d'ancienneté, se place la Société d'agriculture, des sciences et de l'industrie établie en 1762 par arrêté du Conseil d'Etat du Roi, fusionnée en 1892 avec celle des sciences industrielles, sous le titre de « Société d'agriculture, sciences et industrie » ; puis en 1785 on fonde la Société littéraire.

Sous la Révolution et au début du siècle, de plus graves préoccupations absorbaient l'attention publique. On cueillait des lauriers sur les champs de bataille, plutôt que sur les rives du Pindé. Mais, après les guerres du premier Empire, et lorsque le calme succéda à une époque profondément troublée, le développement des arts de

la paix reprend son cours. Aussi les années suivantes voient apparaître successivement :

1822 la *Société Linnéenne*.

1830 la *Société d'Architecture* et la *Société nationale d'Éducation*.

1861 la *Société des Sciences médicales*.

1862 la *Société de Lecture*.

1866 la *Société d'Économie politique et d'Économie sociale*.

1872 la *Société de Botanique*.

1874 la *Société de Géographie*.

1875 la *Société du Club Alpin*.

1881 la *Société d'Anthropologie*.

1885 la *Société des Bibliophiles*.

1888 la *Société des Amis de l'Université lyonnaise*.

1897 la *Société de Chirurgie*.

Sans doute la plupart d'entre elles ne jouissent que d'une notoriété restreinte, et leur zone d'influence ne s'étend que dans un rayon très limité ; mais du moins, elles possèdent une existence qui leur est propre et sont le produit de l'initiative privée. Très rarement on les voit recevoir des subventions de la part des pouvoirs publics. On dirait que, comme certains ordres monastiques, elles ont fait vœu de pauvreté, témoin la Société de Géographie, la première qui ait été créée en province à la suite de nos malheurs, peu de temps après l'année terrible, et qui dispose de ressources tout à fait insuffisantes.

Une seule fait exception à la règle ; c'est la jeune Société des amis de l'Université lyonnaise, actuellement dotée d'un capital de cent mille francs, entièrement dus à des souscriptions privées. Comme sa sœur aînée la Société de Géographie, elle a devancé les autres villes de France dans la création des sociétés du même ordre. Avant sa naissance, le corps enseignant et le monde commercial, bien que vivant côte à côte, s'ignoraient l'un l'autre et ne se pénétraient point, comme si une muraille de Chine s'élevait entre eux.

Mais depuis qu'elle existe, la famille universitaire n'est plus condamnée chez nous à rester confinée dans une sorte de colonie de fonctionnaires. L'esprit de caste a disparu pour faire place à un échange de relations également profitables à tous. Nombre de familles ont ouvert leurs rangs à de jeunes professeurs dont plusieurs y ont contracté des alliances. Aussi est-il permis de dire que la Société des amis de l'Université lyonnaise n'a point été étrangère à

la propagation du courant d'opinion qui a déterminé l'adoption en France du principe des Universités régionales. N'eût-elle rendu que ce service, cette association aurait bien mérité du pays. Grâce à ses efforts, on a vu s'opérer ici même la fusion de l'élément local avec le monde universitaire, qui a pu acquérir droit de cité dans des milieux, jusqu'alors assez fermés.

Le cadre de cette étude m'interdit d'analyser en détail le fonctionnement de toutes les Sociétés énumérées plus haut. Je voudrais toutefois en terminant accorder une mention toute spéciale à la Société d'Economie politique et d'Economie sociale. Il ne lui suffit pas, en effet, de discuter en séance les questions à l'ordre du jour ; elle a considéré qu'elle devait envisager son rôle d'un point de vue plus élevé, et chercher à vulgariser dans notre cité des notions trop peu répandues en France. C'est ainsi qu'elle fait entendre dans des conférences publiques la parole autorisée d'économistes de marque qui attirent de nombreux auditoires. Elle subventionne des cours, distribue des prix aux jeunes étudiants des Facultés à la suite de concours annuels. Bref, son action ne se borne pas à être uniquement une Société savante dans le sens le plus étroit du mot, mais à devenir une école d'enseignement à la portée de tous, ce dont il est facile de se convaincre en consultant ses comptes moraux annuels.

Instruire et s'instruire, telle est la devise que pourraient adopter ces deux Sociétés, auxquelles il convient de joindre la Société de Géographie organisée à peu près sur les mêmes bases ; c'est le but final que se sont proposé les fondateurs de ces trois associations. préoccupés aussi bien de cultiver leur esprit que d'élever le niveau intellectuel de leurs concitoyens. Quand cette ambition aura pénétré dans ce qu'on était convenu d'appeler autrefois les classes dirigeantes, on aura réalisé un véritable progrès.

Lyon, 30 mars 1900.

JULES CAMBEFORT,

Ancien Président de la Société de Géographie,
et de la Société d'Economie politique et d'Economie sociale
de Lyon.